

## Études littéraires africaines

Marie-Joseph BONNAT, *Journal* (1869-1874) édité par  
Claude-Hélène Perrot et Albert van Dantzig, Mémoires de la  
Société des Africanistes, 672 p., 195 F

Claude Wauthier



Numéro 1, 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1042686ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1042686ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Wauthier, C. (1996). Compte rendu de [Marie-Joseph BONNAT, *Journal* (1869-1874) édité par Claude-Hélène Perrot et Albert van Dantzig, Mémoires de la Société des Africanistes, 672 p., 195 F]. *Études littéraires africaines*, (1), 30–31. <https://doi.org/10.7202/1042686ar>

■ MARIE-JOSEPH BONNAT, *JOURNAL (1869-1874)* ÉDITÉ PAR CLAUDE-HÉLÈNE PERROT ET ALBERT VAN DANTZIG, *MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ DES AFRICANISTES*, 672 P., 195 F.

Le bonheur d'une historienne.

C'est celui qu'a connu Claude-Hélène Perrot lorsqu'elle a miraculeusement retrouvé le manuscrit du journal de captivité de Marie-Joseph Bonnat, un commerçant français qui resta prisonnier du roi des Ashanti pendant plus de quatre ans, au siècle dernier.

Claude-Hélène Perrot, titulaire de la chaire d'histoire africaine à la Sorbonne, connaissait les articles que Bonnat avait publiés sur sa captivité et sur le royaume ashanti, ainsi qu'un livre de Jules Gros paru en 1880 sur son extraordinaire aventure. Elle savait aussi qu'il était originaire du département de l'Ain. Restait à y trouver l'aiguille dans la botte de foin, le fameux journal, vingt-trois cahiers d'une écriture fine et serrée, difficilement déchiffirable, mais parfaitement conservés dans une mallette, qu'exhuma pour elle le responsable de la bibliothèque municipale du petit village de la famille Bonnat.

La Société des Africanistes, avec le concours du CNL et du CNRS, a publié ce document étonnant qui fait près de sept cents pages imprimées, agrémenté d'illustrations et de cartes, et précédé d'une longue introduction de Claude-Hélène Perrot.

Ce journal est bien sûr le témoignage émouvant d'un homme d'abord humilié et maltraité par ses geôliers, enchaîné, frôlant la mort, puis « en résidence surveillée » dans la capitale du royaume Ashanti, Kumasi, en compagnie de trois missionnaires protestants, capturés en même temps que lui. Sa captivité devient alors très supportable. Tandis que les missionnaires ouvrent une école, il s'emploie à diverses tâches que lui confie le souverain..., et tient son journal, qui constitue un ouvrage unique sur l'histoire d'un puissant royaume guerrier et sur les us et coutumes de son peuple. Car Bonnat, autodidacte, était un observateur doué d'une étonnante ténacité, qui apprit la langue locale pour mieux comprendre le pays et ses gens. C'était enfin un humaniste, et un fervent catholique : « *Je crois, écrit-il, que l'Africain est capable de faire de grandes choses aussi bien que l'Européen. Oh ! Si le christianisme prenait dans un beau et riche pays comme celui-ci* ».

Une réflexion d'autant plus surprenante qu'elle accompagne des récits qui donnent le frisson, comme ceux des sacrifices humains en l'honneur des défunts, monnaie courante, quasi-quotidienne dans ce royaume parvenu pourtant à une remarquable degré de civilisation matérielle, qu'avait admirée entre autres l'explorateur T. E. Bowdich une cinquantaine d'années plus tôt.

Bonnat fut libéré lors de la première guerre menée par les Anglais, qui tenaient des comptoirs sur la côte, contre les Ashanti (le royaume fut conquis et Kumasi pillée lors d'une seconde expédition britannique une

vingtaine d'années plus tard. C'est au cours de cette expédition que furent pris les poids à peser l'or qui sont aujourd'hui au British Museum). Libéré, Bonnat ne put se résoudre à vivre en France et retourna en Afrique, en Côte de l'Or, comme on disait alors pour l'actuel Ghana. Lui qui avait échappé à tant de mortels dangers y mourut d'une banale fluxion de poitrine, à moins de quarante ans.

■ Claude WAUTHIER

■ CHEVRIER, JACQUES, *WILLIAMS SASSINE, ÉCRIVAIN DE LA MARGINALITÉ*, TORONTO, ÉDITIONS DU GREF, COLL. L'UN POUR L'AUTRE N° 2, 1995, 336 P.

Malgré une production littéraire riche à ce jour de quatre romans et un talent que nul ne peut lui contester, Williams Sassine reste un écrivain discret, un peu aux lisières du champ littéraire africain. Une discrétion qui contribuerait à méconnaître l'importance de ses œuvres. C'est pour apporter une précieuse contribution à une meilleure connaissance de l'ensemble de la production de cet écrivain guinéen que Jacques Chevrier publie aux éditions Gref à Toronto cet ouvrage intitulé *Williams Sassine, écrivain de la marginalité*. Auteur de *Littérature nègre* (1974) et de *L'Arbre à palabres : essai sur les contes et les récits traditionnels d'Afrique noire* (1986), pour ne retenir que ces deux titres, Chevrier est une figure que l'on ne présente plus. Autant dire qu'il se trouve ici sur un terrain qu'il connaît bien.

Le corpus sur lequel il s'appuie est celui des quatre romans de Sassine, à savoir *Saint Monsieur Baly*, *Wirriyamu*, *Le jeune homme de sable*, *Le Zéhéros n'est pas n'importe qui*, auxquels il faut ajouter un texte inédit, *L'homme de la grande fatigue*. En huit chapitres, l'étude de Chevrier rend raison de cette œuvre en essayant de cerner ce qui singularise l'écriture de ce métis guinéen qui excelle à ancrer son œuvre dans le mythe, l'allégorie et à produire, à partir de figures en rupture avec leur société, une œuvre fondamentalement empreinte d'espérance.

Définissant Sassine comme « *l'écrivain de la marginalité* », Chevrier postule dans son préambule que la formule « *semble convenir et à la démarche de l'homme et à l'univers qu'il met en scène dans ses œuvres* » (p. 5). Peuplé, il est vrai, d'exclus, de rebelles, de fous, de bâtards, de lépreux, etc., cet univers porte surtout l'empreinte de personnages solitaires engagés dans un combat sans merci contre « les forces du Mal ». Un mal aux multiples visages, social, politique, mais essentiellement ontologique et existentiel.

Après avoir montré dans un premier chapitre comment les œuvres du Guinéen procèdent de ses propres expériences de métis et d'exilé, Chevrier donne corps à son intuition initiale en consacrant les trois chapitres suivants au repérage ou à la caractérisation de ce qui, dans les récits que propose Sassine, prend la forme d'une bâtardise, d'un « *exil à soi* »